

DOM ANDRÉ WILMART ET LA LITTÉRATURE LATINE DU MOYEN AGE

Au printemps dernier, avec la lenteur propre à ces périodes troublées se répandit une triste nouvelle : « Dom Wilmart vient de mourir des suites d'une intervention chirurgicale ». J'ai douloureusement ressenti cette perte bien que j'aie peu connu l'homme, car Dom Wilmart incarnait pour moi le savant dans toute la force du terme, un savant au flair incomparable, servi par une immense érudition.

De sa personnalité physique et morale, je puis à peine parler, sa biographie m'est moins connue encore. Ce n'est pas que je n'aie désiré le connaître personnellement et de plus près que par la correspondance, mais la chance ne m'a guère favorisé : plusieurs fois, je suis arrivé à Paris lorsqu'il venait de quitter cette ville pour l'un de ces voyages d'explorations qui étaient son programme des mois d'été. Ce n'est qu'en mai 1939 seulement que j'eus l'occasion de m'entretenir quelquefois avec lui, lors de l'exode de tous les Français résidant à Rome.

Un jour, au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, on m'apprit que Dom Wilmart était arrivé et on me le montra. Il dépouillait un manuscrit aux côtés d'un des plus grands paléographes actuels : E. K. Rand. — Telle est la fortune de cette salle où se rencontrent à la fois les savants les plus éminents de deux continents ! — De ce que j'ai fait ce jour-là, mes fiches sur les codices elnonenses rendent témoignage ; on y trouve à côté des descriptions des manuscrits deux profils, d'ailleurs très infidèles, du savant sous la direction duquel j'avais si souvent rêvé de travailler. Mais ces pauvres croquis évoquent encore suffisamment pour moi l'image de ce moine, — grand par la taille comme par la pensée — qui s'avancait à pas pressés et sans rien voir autour de lui vers la table des huissiers, pour restituer et redemander inlassablement des manuscrits. Mes yeux ne pouvaient se détacher de son profil d'oiseau, où, sur un nez

en bec d'aigle et à la base d'un front fuyant, se posaient des lunettes de fer aux petits oculaires ovales, comme on n'en voit plus guère et que traversait un regard toujours insaisissable.

Ce fut une trop brève rencontre : je dus bientôt quitter Paris pour quelques semaines ; à mon retour, Dom Wilmart n'y était plus. L'image du savant est périssable, mais son œuvre, qui par sa qualité comme par sa nouveauté et par son ampleur place l'auteur au premier rang des médiolatinistes, défie les années.

Pour honorer sa mémoire, je voudrais m'arrêter un moment sur quelques-uns de ses plus récents travaux qui constituent des contributions de la plus haute valeur à l'histoire des lettres latines du moyen âge.

Dans sa carrière trop tôt interrompue, Dom Wilmart a étudié la littérature latine chrétienne sous tous ses aspects mais les vastes entreprises de publication de textes ou les études approfondies sur des sujets bien resserrés auxquelles le préparaient ses connaissances exceptionnellement étendues ne paraissent pas l'avoir attiré autant que les articles exclusivement consacrés à l'exposé d'une découverte. Cela s'explique par le caractère d'inventeur qui domine chez le savant Bénédictin.

Le souci de débrouiller certaines questions l'avait entraîné dans le domaine des manuscrits et l'on sait combien le maniement de ces vieux documents peut être attachant quand on ne se borne pas, comme il arrive le plus souvent, au cadre étroit du texte et du passage à collationner. Or les manuscrits ne conservaient guère de secrets pour Dom Wilmart, car il les étudiait avec une curiosité passionnée qui le faisait fréquemment dévier d'une recherche précise sur un ouvrage donné vers l'examen approfondi du contexte, lequel se révélait parfois plus digne d'attention par les nouveautés qu'il renfermait que le passage primitivement visé¹. Citons par exemple la découverte d'une collection de poèmes de Gautier de Châtillon dans le ms. 190 de Charleville examiné comme témoin de la tradition des œuvres d'Hildeberty². Cette curiosité toujours en éveil et orientée vers des sujets toujours renouvelés amenait d'incessantes découvertes qui aboutissaient naturellement à la rédaction d'articles (on en compte près de cent cinquante dans la seule Revue Bénédictine, en trente-quatre ans !), forme littéraire dont le caractère infiniment

1. Le catalogue des *Codices Regiensis* du Vatican entrepris par Dom Wilmart, mais malheureusement interrompu, permet d'apprécier l'autorité de ce savant dans le domaine des manuscrits.

2. Cf. *Revue Bénédictine*, 1937.

souple s'adaptait à merveille aux ressources de l'esprit inventif et critique de Dom Wilmart.

L'œuvre que nous laisse ce grand défunt est certainement tronquée ; nul doute en présence des matériaux accumulés qu'il n'ait formé et réalisé en partie le projet de quelques travaux d'ensemble — notamment pour les poèmes d'Hildebert et de Marbode — mais les tâches officielles l'accablaient et il n'aura pu mener à bonne fin, faute de temps, les grands desseins qu'il avait conçus. On ne peut se défendre d'un étonnement admiratif en constatant que ce pur savant n'a jamais pris la plume que pour enrichir la science d'observations nouvelles, jamais pour épiloguer sur les œuvres d'autrui dans des comptes rendus, genre auquel la destinée nous contraint de sacrifier, mais qui n'a jamais fondé la réputation scientifique de personne.

Qui veut mesurer la place que Dom Wilmart tient dans les études médiolatines, pour nous limiter au domaine qui est d'ailleurs celui de cette revue, dépouillera la bibliographie des histoires de la poésie latine chrétienne et séculière de F. J. E. Raby. Rares sont les chapitres à l'origine desquels son nom ne se retrouve — je parle ici de publications remontant à 1934 au plus tard — et la fécondité du savant dans les années suivantes fut immense¹ ; on sentait l'homme en pleine maturité, dont les moindres découvertes avaient des répercussions incalculables et aboutissaient à des renouvellements surprenants des sujets traités. Les poètes latins qui ont le plus bénéficié de cette situation sont Hildebert, Marbode et Gautier de Châtillon.

Parti de l'œuvre en prose d'Hildebert, traités, lettres et sermons², Dom Wilmart paraît avoir rencontré, par petits groupes, des poèmes de l'évêque du Mans qui l'ont amené à faire réflexion sur la tradition des textes poétiques de faible étendue au moyen âge et en particulier sur les problèmes de critique d'authenticité qui dans le cas d'Hildebert sont d'une difficulté rare, même dans la littérature antique.

La découverte du florilège de Saint-Gatien, source principale du texte des poésies d'Hildebert et de Marbode, fit rebondir avec une ampleur inattendue les recherches de Dom Wilmart³. Je ne m'arrêterai plus ici sur cette admirable série d'articles déjà analysée ailleurs⁴ ; je veux dire un mot maintenant d'une découverte capitale.

1. On trouvera une manifestation plus récente de ce que j'affirme dans les livres du P. DE GHELLINCK : *Littérature latine au moyen âge*, t. I, t. II (Paris, 1939).

2. Cf. *Revue Bénédictine*, 1933 et 1935.

3. *Ibid.*, 1936.

4. Cf. *Latomus*, t. I (1937), pp. 319-321.

La recherche de poèmes d'Hildebert mit notre auteur en présence du ms. 190 de Charleville qui se termine par un recueil poétique dont les dernières pages sont remplies de pièces rythmiques. Faut-il dire que le catalogue était encore une fois d'un laconisme désespérant ? D'ailleurs, les auteurs d'inventaires de mss au XIX^e siècle n'ont jamais paru soupçonner l'intérêt littéraire que pouvaient offrir les recueils poétiques, et c'est pourquoi nous avons encore à les découvrir en grande partie. Dans le cas présent, Dom Wilmart eut la bonne fortune — qui n'arrive qu'aux chercheurs acharnés comme lui — de trouver deux mentions d'un auteur : « *Magister Galterus Castellionensis* », notamment en regard du poème intitulé depuis Flacius Illyricus « *Sermo Goliae ad Praelatos* ». En étudiant naguère d'après d'autres sources la pièce précitée, j'avais fait quelques rapprochements de forme avec des poèmes du recueil *W*, publié en 1929 par M. K. Strecker, mais je n'avais pas osé émettre, timidité de novice, l'hypothèse d'identité d'auteur. Celle-ci est aujourd'hui prouvée par un témoin du XII^e s. qui bouleverse les notions reçues sur l'histoire du texte. Je ne discuterai pas ici le classement des strophes où de nouvelles copies viendront peut-être encore modifier nos conceptions ; la restitution du grand poème, une de ses meilleures productions satiriques, à Gautier de Châtillon est à elle seule une acquisition du plus haut prix.

Autour des deux pièces dûment attribuées, ou plutôt avant elles, surgissent une série de morceaux de la même veine où la main de Gautier se reconnaît indubitablement. Dom Wilmart, entre autres critères d'authenticité, relève ce détail qui m'avait déjà frappé : Gautier aime créer sur un nom existant un verbe en *are* avec préfixe *de* et qui sert « à vider de son propre contenu le substantif accouplé », ainsi : *rosa derosatur*, *mundus demundatur*, *forma deformatur*, *masculos demasculans*, etc. A l'occasion, il crée pareillement sur un nom un adjectif qui retient l'idée principale s'attachant à ce nom : *Salomonior erat Salomone*, etc.

La place m'est trop mesurée pour détailler ici tout ce que le savant Bénédictin a su tirer du ms. de Charleville, où nous retrouvons quelques pièces des recueils *O* et *W* venant consolider le contexte des deux pièces attribuées.

Un autre recueil, le florilège de Pierre Daniel, conservé à Paris, dont on n'avait jamais analysé le contenu, livre, dans un ensemble de trente et un poèmes, quantité de pièces qui semblent pouvoir être restituées à Gautier de Châtillon. Trois sont communes à ce ms. et au recueil de Saint-Omer (*O*) et l'une d'elles figure aussi dans le ms. de Charleville. Deux autres reparaissent dans ce volume seule-

ment. De pareils rapprochements donnent beaucoup de poids à l'hypothèse d'authenticité de l'éditeur qui l'appuie d'autre part sur de solides arguments¹.

Les poèmes de Gautier se rattachent le plus souvent, même lorsque les sujets sont principalement satiriques, aux fêtes de l'octave de Noël et particulièrement à la fête des sous-diacres. On voit aussi Gautier prendre la plume pour intervenir dans le fameux conflit de Granmont. Un des poèmes publiés autrefois par Wilhelm Meyer reparait dans le ms. de Charleville ; ne faudrait-il donc pas rendre les quatre pièces connues, en même temps que la nouvelle, à l'auteur de l'*Alexandreïde* ? Telle est encore une des fécondes hypothèses que nous vaut l'étude de Dom Wilmart. Dans l'ensemble, on peut affirmer que la connaissance de l'œuvre de Gautier a fait ainsi un immense progrès et que la collection des poèmes rythmiques dus ou attribués à ce Goliard de génie s'est considérablement enrichie.

A ces admirables découvertes sur la poésie médiévale, Dom Wilmart en a ajouté bien d'autres au cours de ces dernières années, témoin la révélation d'un écrivain cistercien, le préchantre Mathieu de Rievaulx, dont il a déterminé la personnalité et analysé les *Mélanges* dans la R. B. de 1940². La découverte de grands poèmes inédits de Bernard le Clunisien³, celle d'une composition rythmique de Jacques de Dinant en l'honneur de la Vierge⁴, d'un poème apologétique de Pierre le Vénéral et des poèmes connexes⁵, du grand poème bonaventurien sur les sept paroles du Christ en croix⁶ : telles sont les principales.

Mais les mêmes qualités se retrouvent dans des études de détail comme *Les épigrammes liées d'Hugues Primat et d'Hildebert*⁷, *Un billet littéraire sur le retour du printemps*⁸, *Une suite au poème de Robert Beaufeu pour l'éloge de la cervoise*⁹.

1. J'aurais pour ma part, bien que convaincu de la théorie de la transmission des poèmes par petits groupes, quelques réserves à formuler sur l'importance que D. W. attribue au contexte des pièces insérées dans les recueils poétiques, mais ce n'est pas le lieu de discuter cette question d'histoire littéraire.

2. Voir C. R. dans la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, tome XX (1941), pp. 359-62.

3. Cf. *Revue Bénédictine*, 1933.

4. *Ibid.*, 1934.

5. *Ibid.*, 1939.

6. *Ibid.*, 1935.

7. *Ibid.*, 1935.

8. *Ibid.*, 1936.

9. *Ibid.*, 1938.

Dans deux manuscrits inutilisés ou mal utilisés jusqu'ici, Dom Wilmart découvre la personnalité de la femme lettrée à laquelle Hildebert a adressé un élégant poème : c'est encore la poétesse Muriel de Wilton dont M. Tatlock et moi-même en suivant un chemin inverse, avons retrouvé la trace à travers les œuvres de Serlon de Bayeux et Baudri de Bourgueil et des *Miracula S. Mariae Laudunensis*. Dès lors, les mots « *ille Maro vester* » de Serlon ne visent plus Baudri mais plus probablement Hildebert lui-même ¹.

Dom Wilmart a dissocié deux archidiacres appelés l'un et l'autre : Rivallon et que l'on rencontre en étudiant Hildebert et Marbode ². Un manuscrit de Berlin semblait rendre à un Rivallon un groupe de poésies d'Hildebert : notre auteur a rétabli avec autorité la vérité, cette fois conforme à la tradition habituelle, dans « *Rivallon dépossédé-t-il Hildebert ?* » ³.

Nous devons laisser tomber bien des titres, car leur seule énumération couvrirait des pages entières, mais peut-on s'abstenir de citer ces révélations sur les reclus anglo-angevins des XI^e et XII^e siècles que renferment les deux études sur *Eve et Goscelin* ⁴, celle des *Méditations du B. Guigue le Chartreux*, un des auteurs entièrement resuscités par Dom Wilmart ⁵, celle de nouvelles lettres de saint Anselme ⁶, celle enfin des *Loisirs ou Sentiments intimes d'un chancelier de France*, où se découvre le caractère de l'évêque de Soissons, Hugues de Champfleury, chancelier de Louis VII ⁷ et les *Analecchia Reginensia* au contenu si varié ? ⁸ Les lettres relatives à Raoul-le-Verd intéressent surtout l'histoire religieuse. L'une d'elles, de saint Bruno, nous apprend cependant qu'au projet d'abandon du siècle formé à Reims par le futur instituteur des Chartreux et le futur archevêque local s'était associé un *Fulcivius monoculus* qui doit bien être le poète Foulcoie de Beauvais. Quelle surprise de voir le chantre de Manassès de Gournay si lié avec son pire adversaire ⁹ ! De poids encore pour l'histoire littéraire, et surtout pour la connaissance de ce groupe si actif qui gravite autour d'Adèle de Blois, la sœur du roi Beauclerc,

1. Cf. *Revue Benedictine*, 1937.

2. La personnalité du Rivallon qui apparaît dans le ms. théol. 94. 8^o de Berlin, omis dans cette étude, est encore à déterminer.

3. *Revue Benedictine*, 1939.

4. *Ibid.*, 1934 et 1938.

5. *Ibid.*, 1931, *Revue Mabillon*, 1926 et l'édition en 1936.

6. *Revue Benedictine*, 1931.

7. *Ibid.*, 1939.

8. 1933.

9. *Revue Benedictine*, 1939.

est l'étude sur les destinataires de l'*Histoire ecclésiastique* d'Hugues de Fleury¹.

A la littérature poétique carolingienne, si fouillée et si bien inventoriée déjà, Dom Wilmart apporte encore deux additions notables, consistant en pièces métriques et rythmiques, de composition abécédaire ou litanique, qu'il a découvertes dans des manuscrits de Paris. On a pu lire cette étude posthume ici même, t. XV, 2, p. 195.

Mais nous ne saurions nous arrêter de recenser et d'admirer les contributions de Dom Wilmart à la découverte de la littérature médiolatine.

Les quelques remarques qui précèdent — et mon incompetence m'a fait écarter systématiquement tous les travaux qui sont d'ordre théologique et liturgique — soulignent suffisamment les mérites hors de pair de l'œuvre récente de Dom Wilmart dans le domaine de nos études. Chacun de ses articles, sous un volume parfois réduit, offre une densité de matière scientifique exceptionnelle et parfois même presque regrettable. Il y a certes un mérite peu commun à renvoyer modestement dans les notes — je ne dirai pas toujours « en bas de page », car les notes de Dom Wilmart sont comme une végétation exubérante et elles envahissent une grande partie de la page — des observations personnelles qui éclairent souvent d'un jour tout nouveau les sujets effleurés. Parfois l'exposé de toute une question, y compris les hypothèses de l'auteur, est ainsi développé dans le petit texte. Aussi des idées fécondes sont-elles perdues pour tous ceux qui n'imagineraient pas devoir les trouver en ces endroits.

Telle devait être la raçon d'une science fondée sur une érudition étoffée de découvertes personnelles et riche au point de confondre l'entendement : celui qui la possédait ne pouvait aborder un sujet sans que des idées ne vinssent se presser à son esprit, qui toutes valaient d'être exprimées et dont un bon nombre créent infailliblement digression dans le développement du thème principal, ce qui rend la lecture souvent ardue, fatigante même. Ce défaut de composition, Dom Morin le signalait déjà dans un compte rendu datant de 1908. Mais qu'importe, en regard de l'œuvre réalisée ? Fallait-il lui préférer une indigente clarté dans la forme ?

La carrière scientifique de Dom Wilmart a apporté la plus complète confirmation au début de la phrase de Dom Morin à laquelle je faisais allusion. C'est sans contredit l'un des esprits les plus distingués, le plus perçant peut-être parmi ceux des nôtres qui s'ap-

1. *Revue Bénédictine*, 1938.

pliquent aujourd'hui aux problèmes d'ancienne littérature ecclésiastique ; la maîtrise dont il fait preuve dès maintenant ne pourra que s'imposer davantage ... »¹

Par la sensation d'une pénible éclipse qu'ils éprouvent aujourd'hui, les médiolatinistes et tous ceux qui s'intéressent à la littérature chrétienne pourront juger mieux que jamais quelle éclatante lumière répandait parmi eux le grand disparu.

A. BOUTEMY.

1. *Revue Bénédictine*, 1908 (Compte rendu de « *La tradition des opuscules dogmatiques de Foebadius, Gregorius Illiberitanus, Faustinus* »).